Recherches & Travaux

86 | 2015
Jouer (avec) la vieillesse

La vieillesse, révélatrice des changements sociaux, à travers l'analyse des *Estivants* de Gorki et de *La Cerisaie* de Tchekhov

Old Age as a Revealer of Social Changes, Through the Analysis of Gorky's Summerfolk *and Chekhov's* Cherry Orchard

Marie-Christine Autant-Mathieu

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/recherchestravaux/731
DOI : 10.4000/recherchestravaux.731
ISSN : 1969-6434

Éditeur
UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée
Date de publication : 28 mai 2015
Pagination : 35-44
ISBN : 978-2-84310-298-1
ISSN : 0151-1874

Référence électronique
Marie-Christine Autant-Mathieu, « La vieillesse, révélatrice des changements sociaux, à travers l'analyse des *Estivants* de Gorki et de *La Cerisaie* de Tchekhov », *Recherches & Travaux* [En ligne], 86 | 2015, mis en ligne le 28 novembre 2016, consulté le 29 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/recherchestravaux/731 ; DOI : https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.731

© Recherches & Travaux

Marie-Christine Autant-Mathieu
CNRS, Unité EUR'ORBEM

La vieillesse, révélatrice des changements sociaux, à travers l'analyse des *Estivants* de Gorki et de *La Cerisaie* de Tchekhov

Comparer le traitement des personnes âgées[1] dans deux pièces russes écrites quasiment au même moment, par des auteurs amis, révélés tous deux par le Théâtre d'Art de Moscou[2] et dont l'action se déroule dans chaque cas en villégiature, permettra de mettre en évidence les différences de positions idéologiques et artistiques entre Gorki et Tchekhov. La difficulté de cet exercice tient au fait que, paradoxalement si l'on tient compte de l'extraordinaire notoriété des deux écrivains, cette comparaison entre *La Cerisaie* (écrite en 1903) et *Les Estivants* (composée entre 1901 et 1904) n'a, à ma connaissance, jamais été menée dans le détail, les critiques soviétiques se bornant à mentionner des points de convergence entre les deux dramaturges, rappelant parfois les accusations de plagiat lancées par la critique à Gorki lors de ses premiers essais dramatiques[3]. Après avoir canonisé Gorki au point de remplacer par son nom celui de Tchekhov au fronton du Théâtre d'Art en décembre 1931, puis après l'avoir « oublié » lors de la perestroïka, les philologues russes continuent de bouder son œuvre dramatique que l'engouement pour Tchekhov depuis les années 1960 écrase

1. Au début du XX^e^ siècle faisait partie de la catégorie des vieillards toute personne à partir de la soixantaine. Dans cet article, nous mettrons dans cette catégorie les personnages appartenant, pour reprendre une terminologie actuelle, aux troisième et quatrième âges.

2. En 1898, *La Mouette* inaugure le nouveau Théâtre d'Art, alors situé dans un bâtiment inconfortable du jardin de l'Ermitage. En 1902, *Les Petits-Bourgeois* inaugure la nouvelle salle très bien équipée de la rue Kamerguerski, où se trouve toujours le théâtre.

3. Voir N. Gourfinkel, *Gorki*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1978, p. 5-7. Elle cite les opinions très négatives de Tolstoï, Tchekhov, Korolenko sur le dramaturge débutant.

et déprécie. Du fait de ce déséquilibre que l'on constate en dehors de la Russie aussi[4] et qui crée une disproportion dans la connaissance de ces deux pièces, je ferai précéder mon analyse comparative par une description successive des personnages âgés dans *Les Estivants*, puis dans *La Cerisaie*. La comparaison du jeu des comédiens les interprétant, lors de la création de l'œuvre de Gorki à Saint-Pétersbourg au théâtre Komissarjevskaïa en novembre 1904, et de celle de Tchekhov au Théâtre d'Art de Moscou en janvier 1904, n'entre pas dans le cadre de cette étude.

Les Estivants

Comme *Les Barbares*, écrite un an après, la pièce traite de l'installation d'étrangers dans un microcosme excentré (la campagne, la province). Cette situation provoque des troubles, des interrogations, des mises en question que Gorki, tel un entomologiste, observe à la loupe, décortique et livre au jugement du public. L'éducation permet-elle l'amélioration morale de l'homme ? L'instruction de l'esprit touche-t-elle le cœur ?

Les estivants se trouvent réunis par le hasard de la villégiature, les datchas étant louées chaque année à de nouveaux vacanciers. Trois couples appartenant aux couches moyennes de l'intelligentsia (médecin, avocat, ingénieur), un écrivain et une femme médecin célibataires, tous âgés de trente à quarante ans, s'opposent aux jeunes : Sonia, la fille de la femme médecin, Zimine, étudiant et Vlas, employé au tribunal. Quelques comédiens amateurs, d'âge indéterminé, vont et viennent en toile de fond.

Si les deux vieux gardiens des datchas sont des figures pittoresques, Deuxpoints, l'oncle en retraite de l'ingénieur, va avoir un rôle déterminant de révélateur de conflits[5]. Deuxpoints est doublement étranger au groupe : parce qu'il a vécu dans un autre pays où il a fait ses affaires et parce qu'il surgit après l'installation de la petite communauté d'estivants et ne connaît personne.

Or, il se trouve face à une organisation interne structurée en couples mais aussi en clans : celui des personnages masculins cyniques, désabusés, misogynes (à l'acte IV, Gorki a rassemblé la quintessence de leurs opinions machistes dans

4. On ne compte plus les mises en scène de *La Cerisaie* chaque saison en France, mais *Les Estivants* se font rares. Après la création de la pièce en 1971, on citera la mise en scène de J. Lassalle, dans une adaptation de M. Vinaver, à la Comédie-Française en 1983, celle de É. Lacascade au TNB en 2010.

5. Le nom du personnage, en russe Dvoetotchie, est toujours donné traduit en français (à la différence des gardiens Poustobaïka et Kropilkine), parce qu'il ajoute une touche de piquant à ce personnage comique.

un échange entre Souslov l'ingénieur, Bassov l'avocat et Chalimov l'écrivain) ; celui des femmes au foyer aspirant à l'émancipation ou des travailleuses qui rêvent d'amour et d'un monde meilleur.

Au lieu d'avoir acquis, par l'instruction, le statut d'intellectuels mettant leurs connaissances au service du progrès social, ces petits-bourgeois ternes et égoïstes sont, aux yeux de Gorki, incapables de transformer le pays en raison de leur indigence spirituelle, de leur propension au mensonge. L'écrivain les décrit à travers le regard des jeunes qui les trouvent mesquins, irritants comme des moustiques. « Je ne peux pas, je ne sais pas vivre parmi eux comme ils vivent, eux ! Leur vulgarité m'empoisonne » déclare Vlas[6].

Mais il ne s'agit pas de conflit de génération, de révolte des fils contre leurs pères. Les attaques dépassent le cercle familial et portent sur une conception de la vie. Issus du peuple, fils et filles de travailleurs souvent analphabètes et brutaux, ces petits-bourgeois forment une élite qualifiée et pourtant ils manquent d'ambition morale, de générosité. Ils sont restés des « êtres zoologiques[7] » qui, grâce à un salaire décent, peuvent désormais contenter leurs besoins. « Nous avons trop connu la misère et la faim dans notre jeunesse pour ne pas avoir, à l'âge mûr, l'envie de bien boire et de bien manger […] et puis de nous reposer[8]. »

À la fin de la pièce, des départs sont annoncés, qui ne découlent pas de problèmes personnels ou familiaux, alors que dans *La Cerisaie*, la vente de la propriété familiale oblige ses occupants à quitter les lieux. Les activités révolutionnaires clandestines de Maria, qui s'est liée d'amitié avec Varvara et l'a convaincue de quitter son mari pour aller travailler, laissent augurer de changements sociaux. Vlas part en ville, non pas pour satisfaire sa vie amoureuse, mais pour construire une école mixte en compagnie du grand-père Deuxpoints.

Les personnages de vieillards

Les traductions françaises des *Estivants* ont négligé la description très détaillée donnée par Gorki de ses personnages[9]. Alors qu'il décrit peu le physique et la gestuelle des figures centrales, il « typise » assez précisément les deux vieux gardiens des datchas. Poustobaïka est un marin en retraite, au visage large et

6. M. Gorki, *Les Estivants*, version française de M. Zonina et J.-P. Thibaudat, Paris, Christian Bourgois, 1994, acte II, p. 67.
7. Acte III, p. 84.
8. Acte IV, p. 124.
9. Outre la traduction citée, on mentionnera celle de A. Markowicz, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2008 et aussi M. Gorki, *Théâtre*, t. II, texte français de G. Cannac, Paris, L'Arche, coll. « Travaux », 28, 1978.

fermé, portant des moustaches qu'il remue comme s'il chuchotait. Il est mal rasé. Sa voix est sombre et monotone. Il boite de la jambe gauche. L'autre, Kropilkine, se promène avec un fusil, puis une rame à l'épaule ou chargé d'un panier. Tous deux encadrent l'action et la commentent d'un ton désabusé. La pièce ne porte pas de mention de genre, mais ces personnages distraient le spectateur par leur va-et-vient bruyant, leur manipulation d'objets, leurs remarques piquantes : ils relâchent la tension entre les scènes de violentes altercations. Ils s'agitent et « font » (ils rangent les meubles, surveillent, nettoient) alors que les autres bavardent.

Extérieurs au groupe des estivants, ces autochtones, ces résidents permanents essaient de préserver la nature des dégâts causés par les vacanciers, en particulier ils ramassent les saletés que ceux-ci ont semées. Enracinés dans le lieu, ils en portent la mémoire et mettent en relief la nouveauté introduite par les changements socio-économiques. Les estivants sont des citadins de passage, surgis fortuitement pour quelques semaines, sans attache avec la campagne. Ils habitent les datchas construites par Lopakhine sur la cerisaie de Ranevskaïa.

Deuxpoints

Lorsqu'il écrit à Gorki pour refuser sa pièce, le 19 avril 1904, Nemirovitch-Dantchenko se livre à une critique féroce des personnages, qu'il trouve fades et bavards. Deuxpoints est le seul épargné par ces remarques, le metteur en scène le trouve « scénique et agréable » comme d'ailleurs les deux autres figures de vieillards[10]. Dans les didascalies, Gorki attribue à ce petit chef d'entreprise retraité des cheveux grisonnants, un peu bouclés et clairsemés, une silhouette lourde, pataude, une voix épaisse. C'est une figure bonasse, vêtue d'un costume flottant, qui gesticule étrangement, baille et ricane sans arrêt. Au premier acte, Youlia, sa nièce par alliance, le présente comme un personnage ridicule par ses activités terre-à-terre (elle hésite entre un marchand de viande ou un producteur d'huile), par son comportement bruyant et par son nom qui donne lieu à un geste descriptif déclenchant l'hilarité. Les « deux points » dans une démonstration (ce qu'est la pièce du militant Gorki) précèdent un éclaircissement, une explication. En effet, ses questions obligent les autres personnages à exposer leur point de vue, ce qui dérange l'équilibre précaire qui s'était établi. Le vieillard est un trublion, ce que suggère aussi l'épithète qu'il se donne de « vieux démon des forêts[11] » : dans les croyances populaires, cet esprit ricanant et grossier aime

10. V. Nemirovič-Dančenko, *Tvorčeskoe nasledie, Pisʹma* [*Héritage créateur. Lettres*], t. I, Moscou, « M.H.T », 2003, p. 518.

11. Voir Gor'kij Maksim, *Dačniki, Sceny, četyre akta* [*Les Estivants. Scènes, quatre actes*], Berlin, Verlag Snanie, s. d. A. Markowicz a traduit « vieux démon ». En russe, le terme de *Lechi*

embrouiller les mortels et les punir pour leur mauvaise conduite. Deuxpoints sera celui qui va œuvrer « pour que la vie ait un sens dans les siècles à venir[12] ».

Contrairement à la clé psychologique et réaliste souvent utilisée du vivant de l'écrivain pour monter ses pièces, il semble que ce soit plutôt au *balagan* (théâtre de foire) que renvoient les personnages de vieillards[13], faisant de Gorki un dramaturge populaire politique, à la différence de Tolstoï prônant un théâtre populaire moral. Le vrai visage de Deuxpoints, à l'acte II, est pris pour un masque par un comédien amateur circulant parmi les datchas. À l'acte III, il arrive avec une canne à pêche, sans chapeau : on lui noue un foulard sur la tête pour le protéger des moustiques qui piquent sa calvitie naissante. À l'acte IV, il s'en va, chargé de paquets en offrant des bonbons.

Ce personnage n'est pas pris au sérieux car son masque social de petit-bourgeois est visible. Est-ce parce qu'il a vécu à l'étranger et n'a pas eu à dissimuler ? Est-ce parce qu'il est hors du jeu, ayant vendu son entreprise à cause de la concurrence des machines allemandes ? Paradoxalement, le visage des autres personnages cache une nature égoïste et désabusée, alors que derrière la face guignolesque de Deuxpoints, il y a un homme sensible qui aime travailler (la vente de son usine le laisse littéralement les bras ballants), ne se laisse pas abattre par les malheurs (il est veuf, ses enfants sont morts). Âgé, il reste un séducteur et un homme d'action : l'oisiveté de la villégiature lui pèse.

Dans le rôle du bouffon, Deuxpoints juge les personnages, se moque d'eux. Vlas est trop honnête, trop direct et se prend pour un héros. Il aura la vie dure car les autres chercheront à le faire plier. Rioumine s'est enlisé comme un cafard dans les finasseries philosophiques.

Familier, parfois grossier, cynique (à son neveu : « qui sait, je me noierai peut-être et tu empocheras tout de suite l'héritage[14] » ; à Vlas : « C'est difficile quand on est jeune : la conscience n'est pas encore mûre […]. Mais quand tu grandiras, il te suffira de grimper sur le dos des autres pour monter les échelons[15] »), il aime les jeunes et c'est réciproque : Vlas l'appelle « grand-père ». Sonia lui déclare : « Grand-père, vous êtes si bon, si simple[16] ».

Homme qui apprécie le progrès sans l'initier et qui contribue à sa réalisation, Deuxpoints soutient les femmes dans leur volonté d'émancipation et laisse transparaître, sous des dehors blasés, de la générosité et un fond de conscience

---

renvoie aussi à l'œuvre éponyme de Tchekhov, *Le Sylvain* ou *Le Génie de la forêt*.

12. Acte IV, p. 109.

13. Les gardiens se promènent tout au long de la pièce avec des sifflets et des crécelles et un seau à ordures.

14. Acte I, p. 43.

15. Acte I, p. 42.

16. Acte IV, p. 108.

(à l'acte IV, il s'indigne que son neveu, responsable de l'écroulement d'un mur sur son chantier, ne se préoccupe pas du sort des victimes).

La Cerisaie

Sans entrer dans une étude précise des liens qui unissent Gorki et Tchekhov, il faut cependant expliquer les nombreux échos qui rapprochent les pièces des deux écrivains[17]. Gorki a lu et/ou vu *La Mouette* (1898), *Oncle Vania* (1899), *Les Trois Sœurs* (1903) au Théâtre d'Art. Il n'a pas assisté à *La Cerisaie* avant de publier *Les Estivants* mais sa compagne Maria Andreeva, une des plus grandes actrices de ce théâtre, a répété le rôle de Varia dès l'automne 1903 et l'a joué à la première avant de rompre avec la compagnie qui a refusé la nouvelle pièce de Gorki.

Si l'on se concentre sur l'analyse comparative des personnages âgés dans les deux pièces, Deuxpoints, homme d'affaires très au fait de ses intérêts, pourrait renvoyer, malgré son âge plus avancé, à Lopakhine (la quarantaine). Gorki reprend pour son personnage aux bras ballants la caractéristique gestuelle attribuée par Tchekhov, à l'acte IV, au nouveau propriétaire de la cerisaie qui souffre de désœuvrement. Au final, Lopakhine propose son aide financière au jeune Trofimov qui part en ville, comme Deuxpoints devient le soutien de Vlas dans la réalisation d'un projet éducatif. Mais surtout la pièce de Gorki apparaît comme une réponse aux propos de Lopakhine, expliquant à Gaev et Ranevskaïa qu'ils doivent vendre leur domaine pour éviter la faillite : « Les estivants, vous leur prendrez au bas mot vingt-cinq roubles l'hectare par an, d'ici l'automne tout sera occupé, tout le monde sautera dessus », prédit le futur acquéreur qui décrit les agréments de la rivière[18]. La pêche et la baignade occupent en effet les loisirs des locataires de datchas dans la pièce de Gorki.

Mais le vieillard au centre de *La Cerisaie*, Firs, reste une figure à part, sans aucun équivalent dans *Les Estivants*. Parce que son âge canonique lui a fait traverser trois générations, il n'a pas de liens avec les plus jeunes, il n'est attaché qu'aux adultes qu'il a servis enfants. Ce n'est pas par ses paroles que Firs se distingue (il marmonne des propos décousus) mais par des relations plus subtiles,

17. Chalamov, l'écrivain désenchanté renvoie à Trigorine (*La Mouette*). Kaleria, dans le rôle de la jeune fille misanthrope et aigrie, rappelle Macha (*La Mouette*) ou Varia (*La Cerisaie*). Le final de l'acte III renvoie à *Oncle Vania*, aux *Trois Sœurs* et à *La Cerisaie* : « Nous allons vivre ! Notre vie sera belle, maman ! Mais pour l'instant, repose-toi, ne pleure pas ! » On pourrait multiplier les exemples de ce phénomène d'échos.

18. A. Tchekhov, *La Cerisaie*, trad. A. Markowicz et F. Morvan, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1992, acte I, p. 27.

des gestes d'attention, un service impeccable, et surtout un attachement affectif fort, presque animal à ses maîtres, que Yacha, l'insolent jeune laquais au service de Lioubov, fustige en lui souhaitant de « crever » comme un chien.

Anfissa, la nounou des *Trois sœurs* devenue inutile en raison de son grand âge, provoque la confrontation de deux conceptions de la vie : celle de Natacha, attachée aux notions d'économie, de rentabilité, d'efficacité et celle des sœurs, nourrie de reconnaissance, d'affection. C'est cette chaleur affectueuse, partagée entre les maîtres et leurs serviteurs, qui s'éteint avec la cerisaie. Firs pleure de joie en voyant sa maîtresse et affirme avoir « tenu jusqu'à son arrivée » ; maintenant, il peut mourir. Le vieux serviteur devenu inutile est le dépositaire de la charge affective familiale et des traditions passées. Il veille à ce que les lois de l'hospitalité soient respectées dans la maison des maîtres qui héberge les vagabonds dans les communs et les nourrit. Loin d'être un personnage secondaire, Firs est le pivot de la cerisaie, il en est l'âme. Le bruit de corde cassée, qui suit le discours de Trofimov pestant contre l'oubli des ouvriers par l'intelligentsia, annonce la fin d'un monde.

« Avant le malheur, marmonne alors Firs, c'était la même chose, la chouette hululait, le samovar ronflait[19]. » : la liberté apportée par l'abolition du servage avait détruit la société féodale et cette fois encore, Firs pressent de nouveaux bouleversements. Au final, lorsque retentit pour la seconde fois le bruit de l'histoire en marche, détruisant avec la cerisaie l'ordre établi, le vieux serviteur est définitivement condamné. Dans sa jeunesse, il avait refusé l'émancipation pour préserver son petit cercle. Désormais ce passé ne le protège plus, il va y être enfermé vivant, il disparaît avec la propriété de ses maîtres, anéantie à coups de hache.

Alors que Deuxpoints sert d'indicateur truculent des vices humains, Firs apparaît comme un mètre-étalon marquant, en silence ou dans un bredouillement inaudible, la distance entre l'ancien et le nouveau monde. Et il donne cette mesure en restant à l'intérieur du domaine : ce sont les autres personnages qui arrivent et qui partent. Firs est impensable en dehors de la cerisaie. Il aime servir ses maîtres et n'a pas de volonté propre : si la propriété est vendue, il ira où Lioubov lui dira d'aller. À la différence de Yacha, avide de retourner en ville et à l'étranger pour y adopter de nouveaux modes de vie, Firs est attaché à la propriété et à sa fonction qu'il honore malgré son grand âge : vieille livrée et haut de forme pour sortir, frac, gilet et gants blancs pour servir. Radoteur, bougon, sourd et trottinant, il ne sert qu'à apporter un supplément de confort (de la crème dans le café, un coussin sous les pieds de Lioubov, de l'eau de Selz sur un plateau), qu'à déployer des attentions maniaques (il brosse les habits

19. Acte II, p. 61.

de Gaev, lui apporte un manteau). Ce service qu'il fournit par habitude et fierté n'a plus de valeur et dérange même. Yacha vitupère contre lui, toujours à radoter « des tas de mots qui ne conviennent pas[20] ».

Décalé, incongru, Firs ne remarque rien : « Si je me couche, qui va servir, sans moi, qui va savoir quoi faire ? Je suis tout seul pour tout[21] ». Cet aveuglement tragique ne peut avoir que la mort comme issue. La cire pour soigner les maladies, les bals mondains, la recette des confitures de cerises et la vente des fruits séchés n'intéressent plus personne. Deuxpoints peut se rendre utile en aidant les jeunes ; Firs reste enfermé dans le solipsisme de l'excellence d'un service qui n'a plus d'application.

Ce personnage de *La Cerisaie* annonce, mieux que les estivants amateurs de joutes oratoires, les bouleversements socio-politiques à venir.

Témoigner ou militer ?

La préparation d'un spectacle d'amateurs se déroule en toile de fond des *Estivants*, créant quelques troubles et quiproquos. À plusieurs reprises, le thème du masque, du jeu social est distillé dans les dialogues par Gorki qui crée un parallèle entre le dédoublement de l'acteur jouant son personnage et l'hypocrisie des estivants, dissimulant leur égoïsme sous l'artifice de beaux discours, exposant des idées auxquelles ils ne croient pas et se faisant passer pour ce qu'ils ne sont pas. Gorki démasque cette pseudo-intelligentsia et attend des spectateurs qu'ils la condamnent.

Dans *Ma vie dans l'art*, Stanislavski rapporte ces propos de Tchekhov :

> Je n'aime pas lorsque Gorki monte en chaire comme un curé pour prêcher à ses ouailles avec des accents de *Te Deum*. Gorki est fait pour démolir ce qui doit être démoli, c'est là sa force et sa vocation[22].

La première des *Estivants* à Saint-Pétersbourg déclencha un scandale car Gorki allait à l'encontre de l'idée de progrès dû à la formation d'une couche sociale qualifiée. Joué devant un public chauffé à blanc, placé sous la haute surveillance de la censure et de la police, le théâtre de Gorki répondait aux attentes du spectateur avide de réformes et que la première révolution de 1905 allait laisser insatisfait. Les « applaudissements tendancieux[23] » que réprouve Tchekhov

20. Acte III, p. 84.
21. Acte III, p. 83.
22. C. Stanislavski, *Ma vie dans l'art*, trad. D. Yoccoz, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1999, p. 325.
23. *Ibid.*, p. 316.

saluent moins la qualité de l'œuvre que l'acuité, l'audace de son propos. Avec le temps, la résonance politique du théâtre de Gorki a perdu de sa force mais sa nouveauté, que signalent une langue colorée, riche en aphorismes et des personnages jusque-là exclus de la scène, demeure. Vagabonds, ouvriers, femmes émancipées mais aussi certains vieillards, portent en eux « une attitude active devant la vie, une glorification du travail, une éducation de la volonté de vivre, un enthousiasme pour l'édification de nouvelles formes de vie, une haine du vieux monde[24] » qui peuvent séduire le public.

Matérialistes tous deux, Tchekhov et Gorki croient que la force et le salut du peuple sont entre les mains d'une intelligentsia qui pense et travaille. Ils considèrent que le pire mal est l'ignorance, l'apathie des petits-bourgeois qui ne sont pas meilleurs que les moujiks alcooliques et superstitieux. Le devoir de l'écrivain est d'être juste et de chercher la vérité. Mais si Tchekhov le médecin s'efforce de rester aussi objectif qu'un chimiste et d'être un témoin impartial, Gorki, le militant autodidacte s'érige en juge des bons et des mauvais en renversant les critères éthiques généralement admis.

Tchekhov, écrit Nemirovitch-Dantchenko, « c'était la douce tristesse d'un coucher de soleil, le rêve vain de s'arracher au quotidien, la délicatesse et la tendresse des couleurs et des lignes ». Gorki s'arrache aussi à un « aujourd'hui » terne, mais comment ? « En lançant un cri de guerre, les muscles tendus, avec une foi énergique, joyeuse en l'avenir proche et non à ce qui sera "dans 200 ou 300 ans"[25] ». Pour combattre les défauts sociaux, Gorki propose des personnages qui pourraient apporter une réponse aux questionnements de ceux de Tchekhov.

Épilogue

À l'acte IV des *Estivants*, Gorki oppose un intellectuel de type tchékhovien, Rioumine, à Deuxpoints, petit-bourgeois convaincu qu'il faut passer des considérations vagues aux actes concrets :

> VARVARA Mais qu'est-ce que je peux faire ? Je ne sais rien faire !
>
> DEUXPOINTS Vous n'avez jamais rien appris, alors vous ne savez rien faire. Apprenez ! Avec Vlas, nous allons construire des écoles… pour les garçons et pour les filles…

24. Gorki, cité par N. Gourfinkel, *Gorki*, ouvr. cité, p. 26.
25. V. Nemirovič-Dančenko, *Tvorčeskoe nasledie, Pisʹma*, ouvr. cité, t. IV, p. 376.

RIOUMINE *Distrait*. Pour que la vie ait un sens, il faut faire quelque chose d'immense et d'essentiel… dont les siècles futurs porteront la marque… Il faut bâtir des temples…

DEUXPOINTS Alors ça, ce genre de philosophie, cela me dépasse ! […]

RIOUMINE *Il regarde tout le monde et rit doucement d'une façon étrange*. Oui je sais, ce sont des paroles mortes comme des feuilles d'automne… Je les dis, comme ça, par habitude[26].

Si, dans ses pièces, Tchekhov diagnostique les crises existentielles liées aux maux sociaux, Gorki, lui, s'attaque à la maladie par le truchement de personnages en lutte contre l'ancien monde. Indépendamment de leur âge et de leur sexe, ils parlent sans philosopher et se lancent dans l'action. Pour Gorki, les instruments du renouveau se trouvent entre les mains des jeunes travailleurs (pas forcément étudiants), des femmes décidées à rompre avec le carcan des conventions familiales et sociales, mais aussi de quelques aînés, capables non seulement d'observer le marécage dans lequel se noient leurs semblables mais aussi d'encourager ceux qui cherchent des solutions.

Un an avant la première révolution russe, les deux écrivains ont une vision bien différente de l'avenir, une vision que les personnages de vieillards, entre autres, permettent d'appréhender. Firs incarne l'ancien monde, appelé à disparaître sans être pour autant dépourvu de beauté, de douceur, mais irrémédiablement coupé des temps modernes industrialisés, urbanisés, efficaces. Avec Deuxpoints, grand-père dynamique, jovial, prêt à mettre son expérience et ses biens au service de jeunes entrepreneurs, Gorki montre que des changements socio-politiques radicaux pourront avoir lieu sans que se crée forcément une coupure entre les générations et que l'ignorance politique des anciens n'est pas incompatible avec leur engagement aux côtés des militants pour un monde meilleur.

26. *Les Estivants*, ouvr. cité, acte IV, p. 109.